Revue Multilinguales **Volume: 14 / N° : 01 (2026), pp. 754-795**

Reçu le 30/12/2025 Accepté le 17/05/2026 Publié le 30/06/2026

LA POETIQUE DU CARE AU RENFORT DE LA FRAGMENTATION DANS *DES PIERRES DANS MA POCHE* DE KAOUTHER ADIMI

THE POETICS OF CARE AS A RESPONSE TO FRAGMENTATION IN *DES PIERRES DANS MA POCHE* BY KAOUTHER ADIMI

Sabrina HADJAR
Université Oum El Bouaghi, Algérie
sabrina.hadjar@univ-oeb.dz

Résumé

Cet article se donne pour objet de souligner que la poétique du *Care* est ce qui caractérise l'écriture de Adimi dans son roman *Des pierres dans ma poche* paru en 2015. La romancière aborde dans sa diégèse l'épineuse problématique du célibat féminin derrière laquelle existe une aura de la fragmentation et des vulnérabilités du « je » d'une narratrice algérienne anonyme, parvenue au seuil de la trentaine, et travaillant à Paris. L'analyse est alors menée pour interroger les procédés poétique et thématique dont l'auteure use pour rendre compte de cette fragmentation. Plutôt que de se laisser emporter par les aléas du temps et des normes sociales, cette narratrice mobilise ses ressources intérieures pour apporter du soin à soi-même et aux autres. Par les postures du *Care* telles qu'elles sont prescrites dans le texte, le romanesque de Adimi permet de contrer la logique sociale de l'invisibilisation des plus vulnérables, et de

donner voix à l'ordinaire, au souci de l'Autre, aux rêves et à l'attachement.

Mots-clés : fragmentation, célibat, vulnérabilité, fiction, *Care*

Abstract

This article aims to highlight the fact that the poetics of *"Care"* is a defining feature of Adimi's writing in her novel *"Des pierres dans ma poche"*, published in 2015. Within the diegesis, the novelist addresses the thorny issue of female singleness, behind which lies an aura of fragmentation and vulnerability shaping the "I" of an anonymous Algerian narrator, who has reached her early thirties and works in Paris. Therefore, the analysis seeks to examine the poetic and thematic devices employed by the author to account for this fragmentation. Rather than being carried away by the uncertainties of time and social norms, the narrator mobilizes her inner resources in order to care for herself and for others. Through the postures of *"Care"* as they are articulated in the text, Adimi's narrative counters the social logic of rendering the most vulnerable invisible, while giving a voice to the ordinary, to concern for the Other, to dreams, and to attachment.

Keywords: fragmentation, singleness, vulnerability, fiction, care

Face à nos écrans, nous sommes quotidiennement secoués par le chaos qui caractérise la situation actuelle de la planète. Guerres civiles, violation des droits humains, épisodes sombres du déferlement de la barbarie, fragilités de la paix, discriminations et discours de haine, désinformation et fake news, enfermement dans les bulles numériques, catastrophes naturelles et politiques du deux poids deux mesures. Autant de crises qui ébranlent le monde et qui se manifestent pleinement dans l'immédiateté de notre présent. Ces bouleversements trouvent un écho dans les formes artistiques et culturelles diverses. Aussi, ils ne demeurent nullement extérieurs à la littérature qui tend à enregistrer les traces et à en proposer des reconfigurations sensibles. Cette littérature a été désignée par l'expression de « l'extrême contemporain » (1986 : 5), une appellation proposée par le poète Michel Chaillou, lors d'un colloque organisé par l'Association pour la défense et l'illustration de la littérature contemporaine de l'extrême contemporain. Cette caractérisation de « l'extrême contemporain » émerge pour nommer une nouvelle ère qui traduira de nouvelles esthétiques s'éloignant des manières d'écritures traditionnelles.

Tel un kaléidoscope, cette littérature de l'extrême contemporain est révélatrice du désordre mondial qui affecte l'humanité portant le seau de la fragmentation et de la vulnérabilité, concepts que nous analyserons dans *Des pierres dans ma poche* de Kaouther Adimi, un texte qui sans aucun doute appartient à cet extrême contemporain. Par ailleurs, si cette analyse porte sur la problématique de la fragmentation, l'enjeu majeur réside

surtout dans la manière dont celle-ci peut être dépassée dans cet imaginaire fictionnel.

Appartenant à la génération des plus jeunes écrivains algériens, Adimi dont l'entrée en littérature fut imposante par *Des ballerines de Papicha* (2010) aux éditions Barzakh, reçoit un accueil notable par la critique : elle obtient le prix Renaudot des lycéens en 2017 pour son livre *Nos richesses*. Son écriture est de bon aloi, son style allie sobriété et finesse, ses thématiques sont d'actualité, raisons pour lesquelles ses œuvres connaissent un grand succès et sont traduites dans plusieurs langues. Les nombreuses recherches qui analysent ses fictions en sont la preuve. Née en Algérie en 1986, elle a grandi au rythme des allers retours entre son pays natal et la France. L'Algérie irrigue de part en part ses récits qui s'ouvrent sur la condition humaine dans toute sa complexité, ce qui est souligné par de nombreux chercheurs : Isabelle Bernard lit dans cet imaginaire romanesque la volonté de : « cerner la complexité entropique du monde » (2024 : 101).

Au fur et à mesure de ses publications : *Les petits de décembre* (2019), *Au vent mauvais* (2022), *La joie ennemie* (2025), elle gagne en notoriété, et les éditeurs français lui font bon accueil. Bercée dès son plus jeune âge par les livres, elle célèbre inlassablement la lettre, le mot et la littérature au fil de ses écrits, elle érige ainsi la lecture en thématique fondamentale dans son roman *Nos richesses* (2017), c'est, en effet, à travers l'évocation de figures telles que Edmond Charlot, Jean Sénac, Jean Amrouche qu'elle met en lumière le pouvoir de la lecture,

capable d'accompagner l'être, de nourrir sa sensibilité et d'élargir son regard sur le monde. Toute son écriture devient ode à la littérature : « un homme qui lit en vaut deux » (Adimi, 2017 : 11) Ainsi, ses textes viennent enrichir le champ du romanesque algérien de langue française. Dans cette consécration, nous pouvons voir l'originalité et le génie créatif de la littérature algérienne de langue française.

Des Pierres dans ma poche, roman autofictionnel, met en scène une narratrice anonyme, basculant entre deux espaces : Alger et Paris, entre l'obstination de sa mère à vouloir la marier et le poids de son célibat, entre l'asservissement au masculin et le désir de liberté. Dans ces pérégrinations, la construction imaginaire adimienne nous fait pénétrer dans l'univers de cette narratrice, trentenaire, résident à Paris, responsable iconographique : « chercheuse d'images » (Adimi, 2015 : 74) dans une maison d'édition pour enfants, qui se débat entre un célibat pesant et l'impossibilité, toujours ajournée, de trouver un mari. Afin de mener à bien notre analyse, nous nous approprions le concept du *Care* -que nous définissons dans les lignes qui viennent- tant cette narration s'impose comme une chronique vibrante de la condition humaine en mettant en lumière l'existence de personnages en proie aux vulnérabilités multiples. C'est pourquoi, intéressée par ces questionnements, nous avons choisi de travailler sur la problématique de la fragmentation tempérée par le regard de l'éthique du *Care* dans ce corpus.

Avant de poursuivre l'analyse, il importe de clarifier la définition des deux concepts qui structurent le titre de notre

article. Pour le premier -la fragmentation-, il sera précisé dans le premier point de notre analyse, en revanche, il importe ici de commencer par la définition du *Care*.

Ces dernières années, les notions d'harcèlement, de précarité, d'exclusion, de repli sur soi, d'inégalités et de vulnérabilités et tant d'autres ont suscité un vif intérêt, tant dans notre quotidien que dans les sciences humaines et sociales. De cet ensemble d'épreuves apparait une pensée novatrice connue sous le nom du *Care*. En 2010, avec l'avènement des élections présidentielles aux USA, nous découvrons pour la première fois ce concept avec le projet de loi de l'*Obamacare* qui, associé au nom du 44eme président américain élu, est adopté par le congrès américain, marquant une importante réforme du système de santé en Amérique en améliorant l'accès aux soins. Ce concept a suscité, chez nous, encore plus d'intérêt avec son émergence dans différents domaines, nous sommes ainsi amenée à explorer et à apprécier ses implications sur la littérature.

A la question : qu'est-ce que le *Care* ? Tous les travaux s'accordent à préciser que c'est un concept né aux États Unis dans les années quatre-vingt, formant un courant de pensée fondé sur une éthique liée à l'inquiétude pour soi et pour autrui. (F. Brugère, 2017) Carol Gilligan, est la pionnière de cette éthique, son ouvrage *In a different voice* (1982), en son temps a eu un étonnant succès, il a été traduit en plusieurs langues et il continue d'agir. Examiner le *Care*, selon Gilligan, revient à prendre en considération les priorités humaines qui sont : le souci, la vulnérabilité et l'interdépendance (Gilligan, 1982).

« Inégale dans la répartition des ressources mais aussi des droits, aveugle à certaines formes de surexploitation des humains, de la nature et des animaux, notre société manque cruellement de *Care*. » (2019 : 38), écrivent C. Ibos et *al.*

A l'instar de J. Tronto, politologue et féministe américaine, le *Care* est une notion multidisciplinaire, elle est une activité fondamentale englobant l'ensemble de nos actions correspondant aux verbes suivants : « maintenir, perpétuer et réparer notre monde » (J. Tronto, 2009, p.143) ; cette éthique, précise la théoricienne, rendra sans aucun doute la vie possible et meilleure. L'idée serait, selon Tronto, de « prendre soin » « *Take Care* » et entretenir les vulnérabilités de notre corps, de notre personne, et de notre environnement. (J. Tronto, 2009) D'après P. Molinier et *al*., le *Care* est : « indissociable de tout un agrégat (cluster) de termes, qui constituent un jeu de langage du particulier : attention, souci, importance, signifiance, compter. » (2021 : 153)

Donc, le C*are*, concept développé par les Anglo-Américains, est polysémique, il indique le « souci », mais comment le nommer en langue française ? F. Brugère précise que ce terme est difficilement traduisible en français, il ne peut être pris pour : « soin » ou « sollicitude », termes réservés respectivement au domaine de la médecine, à l'espace intime, et aux théories de la morale, altérant, par-là, la dimension englobante du *Care*. En effet, toute équivalence dans la langue de Molière risquerait d'en réduire sa portée sémantique et les chercheurs européens, voire français préfèrent le conserver dans sa forme anglaise.

(Brugère, 2009) Concept vivant dont les axes se redessinent et les frontières se modifient continuellement, ainsi la réflexion qu'il engage mobilise aussi bien les sciences sociales, les théories féministes que la philosophie, la politique et la littérature.

Malgré sa restriction tout au début de son émergence aux études féministes, le champ d'étude du *Care* s'élargit et fait le tour du monde. Il s'intéresse à l'infiniment grand comme à l'infiniment petit : il pourrait s'agir d'un sourire, d'une main tendue, d'un repas partagé, comme il pourrait s'agir de la création d'associations militantes pour sauver la planète contre le réchauffement climatique.

Cette notion a été reprise par la littérature pour donner naissance à ce qu'on appelle le *Care* littéraire ou le *Caring lit'*. À la suite du colloque organisé en octobre 2021 par A. Gefen, S. Laugier et A. Oberhuber, ce concept est apparu pour explorer les liens profonds entre la création littéraire et les éthiques du *Care*. Les conclusions de cette rencontre ont abouti à ce que l'écriture ne se contente pas de représenter le soin, mais devient elle-même une pratique relationnelle et réparatrice face aux traumatismes de l'Histoire et de la maladie.(A. Oberhuber & A. Gefen, 2022) La littérature devient un espace d'émancipation apte à façonner l'attention et la compréhension de soi, fiction et *Care* se coupent en plusieurs points d'intersection, ils forment deux plans où s'entrecroisent vulnérabilité, invisibilité sociale, marginalité, marginalisation, soin symbolique, attention, réciprocité …

Dans cette perspective, il apparaît légitime d'énoncer la problématique suivante : En quoi la pression du célibat, associée à l'angoisse des normes sociales, conduit-elle la narratrice à la fragmentation et de quelle manière les postures du *Care* lui permettent d'échapper aux impératifs sociaux ? Autrement dit, dans quelle mesure le récit de Adimi met-il en lumière la poétique du *Care* qui vient palier les rouages d'exclusion et d'assignation sociale qui condamnent les personnages, voire la narratrice à une fragmentation qui s'inscrit dans le clivage culturel, spatial et identitaire ? De cette problématique découlent un ensemble de questions secondaires destinées à orienter l'analyse : comment la narratrice arrive -t-elle à vivre paisiblement son célibat au moment où le discours hégémonique dénigre les femmes célibataires ? Comment échapper aux impératifs sociaux ? Risque-t-elle de sombrer dans sa condition de femme célibataire ou arrivera-elle à échapper au morcellement de cette situation ? Si oui, quelles en seront les voies ?

De là, nos hypothèses se résumeront à ces axiomes : le « je » de la narratrice de Adimi serait envahie par les stéréotypes de sa condition de célibataire et basculerait dans le chaos et la déchéance, en d'autres termes, elle serait prisonnière de sa situation de célibataire, ainsi que de son éloignement de son pays natal. Ou, au contraire, elle vivrait sereinement sa fragmentation psychologique marquée par un positionnement dans l'entre-deux : l'univers diégétique adimien est au service d'un « je » disloqué entre Alger et Paris, entre célibat et mariage, entre conformisme social et liberté d'être. Nous

verrons que c'est évidemment le *Care* qui donnera à son écriture son sens. En se dotant d'une démarche interdisciplinaire qui convoque narratologie, stylistique, linguistique textuelle et approche du *Care,* l'objectif de cette recherche est d'examiner les procédés scripturaires adoptés par la romancière pour écrire la fragmentation, la vulnérabilité et le *Care* dans ce récit.

Dressant une symétrie entre cette fiction et les théories du *Care,* nous interrogeons la poétique de cette écriture qui fait ressurgir de la fragmentation d'une part et de l'éthique du *Care* d'autre part puisque les occasions de s'émouvoir y sont multiples, que ce soit avec le sentiment d'humiliation d'une narratrice qui atteint les trentaines sans réussir à se marier, l'attitude d'une mère incompréhensive ou le déclin des rapports humains. L'individualisme, le sentiment d'abandon, l'invisibilisation, l'abnégation, voilà contre quoi la fiction de K. Adimi se bat, et son arme est le *Care.*

Nous nous attachons dans un premier temps à dégager la fragmentation de la narratrice sur le plan individuel, puis, en second temps, nous orienterons notre réflexion vers le mérite de l'autrice à travailler la sensibilité humaine à travers l'éthique du *Care*.

Qu'en est-il à présent de la fragmentation et du *Care* dans *Des pierres dans ma poche* de Adimi ?

1. LA NARRATRICE DE ADIMI : UN « JE » FRAGMENTÉ

Des pierres dans ma poche est une fiction qui met aux premiers plans différentes formes de fragmentation, voire de vulnérabilité

du féminin. La narratrice connait un délitement identitaire, elle est soumise constamment au choix entre un pays natal et un pays d'accueil, entre le célibat et le mariage.

Notre objectif dans ce qui suit est de tenter de montrer que la narration dans ce texte est marquée par la logique de la binarité qui sert la fragmentation du « je » de cette narratrice. A sa vie de Paris s'oppose l'obligation du retour à Alger, à son célibat s'oppose le « mystère de la femme mariée » (Adimi, 2015 : 54), à son « annulaire gauche vide » s'oppose « la bague à l'annulaire des femmes mariées », tant de formes binaires qui causent son morcellement et ses angoisses.

Pour parler de la littérature de l'extrême contemporain et de ce qui constitue son esthétique, le terme qui apparait souvent est celui de la : « fragmentation », enjeu absolu dans le rapport de l'être à Soi, à l'Autre, et au monde. La fragmentation est l'un des tropes littéraires les plus structurant des littératures francophones contemporaines, avec ses corollaires que sont le déchirement identitaire et linguistique, la migration, l'esthétique de l'entre-deux, le manque, les silences et les ruptures.

En effet, cette notion a été le matériau de l'écriture de nombreux écrivains francophones contemporains. A titre d'exemple, l'écrivaine franco-algérienne Leïla Sebbar qui précise qu'elle est « un produit contaminé » (2004 : 57) ou Nina Bouraoui, à travers sa narratrice qui s'interroge de manière frénétique sur son identité : « Algérienne ? Française ? Ni algérienne. Ni française » (2000 : 163) Il en va de même pour le francolibanais Amine Maalouf, romancier et essayiste, dont l'écriture ne cesse

de questionner la fragmentation : « Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ? » (1998 : p.9) Une profusion d'images qui émerge de tant d'autres écritures francophones et qui vise à indiquer le morcellement du monde et du sujet. L'écrivain et journaliste S. Komlan Gbanou publie un article intitulé : *Le fragmentaire dans le roman francophone africain* (2004), il y analyse l'évolution esthétique de l'imaginaire africain de langue française en précisant que l'émergence de l'écriture fragmentaire est intimement liée aux bouleversements de la postcolonie, aux mouvements migratoires et aux expériences de l'exil. La réflexion qui chemine au fil de cette recherche fait apparaitre que le fragmentaire n'est pas un simple exercice de style, mais il s'inscrit dans la volonté de la subversion de la norme, cherchant à s'adapter aux nouvelles exigences d'une « littérature monde » (Komlan Gbanou, 2004)

Indubitablement, et loin d'être entravé, le thème reprend toute sa force dans les écritures de l'extrême contemporain chez de nombreux écrivains soucieux d'analyser les rapports à Soi, à l'Autre et au monde. Cette modalité d'écriture gagne en visibilité et en intensité afin de rendre compte de la complexité de notre monde qualifié par Laurent Gaudé sur la quatrième de couverture de son roman *Chien 51* par un : « monde inquiétant, à la fois menaçant et menacé » (2022), le paradoxe est poussé à son paroxysme puisque nous vivons dans un monde qui produit de la violence autant qu'il la subit. S. Komlan Gbanou postule ainsi que :

> *Le fragmentaire se fait de plus en plus le reflet de l'individu délocalisé, dépersonnalisé et désespéré qui*

> *cherche à recoudre rêves, souvenirs, altérité de soi, angoisse identitaire, exigences d'un nouvel horizon d'attente, etc., dans un univers textuel qui cherche à affirmer sa propre autorité.* (2004 : 105)

Nous verrons que la redondance de certaines formules comme la: « barre médiane » est le signe de la fragmentation identitaire de la narratrice de Adimi et de la perte de ses repères. Son texte, structuré autour de dialogues et de monologues, opère des allers-retours entre deux lieux, entre deux temps formés par son passé en Algérie et son présent en France : « des années que je fais l'aller-retour entre mes deux chez moi et toujours la même angoisse. Tenace, l'angoisse. » (Adimi, 2015 : 164)

Cette fragmentation se décline à travers plusieurs traits mais elle est principalement une fragmentation due à sa condition matrimoniale. Il est légitime par conséquent de poser certains questionnements comme : comment se définit cette narratrice célibataire au sein de la société qui glorifie l'identité matrimoniale et rejette le célibat ? Le célibat serait pour Adimi une toile de fond pour dénoncer le primat des stéréotypes collés à la « vieille fille » ? Dans un style fluide parsemé d'humour, Adimi nous invite à nous interroger sur nos fragmentations et nos fragilités à la lumière des problématiques fondamentales qui resserrent le monde en ces temps : dérèglements des rapports humains, fragilisation des individus confrontés à la précarité, perte des liens, tensions sociétales et stéréotypisation.

1.1. Syndrome de la barre médiane

La trame du texte décrit la situation d'une narratrice anonyme, exilée à Paris pour le travail, continuellement appelée par sa mère algérienne qui demande de ses nouvelles. Cependant, derrière cette fréquence incessante d'appels téléphoniques vraisemblablement pour s'assurer de son bien-être, se révèle un autre intérêt : lui rappeler qu'elle n'est toujours pas mariée. Vient également l'annonce d'une grande nouvelle : le mariage de sa sœur cadette. Cet évènement devient l'élément déclencheur d'un arsenal d'angoisses et d'hystérie. Lorsque la narratrice évoque sa situation, elle utilise l'expression de la : « barre médiane ». En effet, elle se livre à un travail d'identification à travers une série d'oppositions géographique (Alger/Paris), sociale (mariage/liberté), émotionnelle (beauté/laideur), elle a nettement l'impression d'être bien au milieu, ou plutôt nulle part. En témoigne l'extrait ci-dessous, sélectionné pour paraître sur la quatrième de couverture :

> *Je suis une barre médiane : bien au milieu, pas devant, pas derrière, pas laide, pas magnifique. Coincée entre Alger et Paris, entre l'acharnement de ma mère à me faire revenir à la maison pour me marier et ma douillette vie parisienne.* (Adimi, 2015 : 79)

La fragmentation y est symbolisée par la métaphore de « la barre médiane » qui alourdit la conscience de la narratrice, elle est une situation de crise, en témoigne le discours de A. Montandon : « Le fragment est défini comme le morceau d'une chose brisée, en éclats » (1992 : 77), « l'éclatement » et la « brisure » sont les motifs qui envahissent la diégèse. Cette sensation de non-lieu, le

lecteur la retrouve à différents moments de la narration : « Être une barre médiane c'est comme un intégriste sans barbe, un policier sans moustache, un chanteur de raï sans cheveux. C'est incohérent » (Adimi, 2015 : 79) Le « je » de la narratrice s'aperçoit par éclats, son identité se résume à une comparaison avec des identités restreintes à un seul trait culturellement codé : pourquoi Adimi choisit-elle des marqueurs identitaires insignifiants ? Ce tableau dressé de la société algérienne renferme une représentation stéréotypée de plusieurs catégories sociales : il s'agit de l'autorité, de la norme culturelle et de la norme religieuse. Le recours à l'image simplifiée de l'individu et du groupe renvoie à une catégorisation fondée sur le préjugé. En s'identifiant à cette : « barre médiane » la narratrice semble avoir intégrée ces normes. Les propos de la narratrice ne sont que l'allégorie de la société algérienne, une société qui renferme toutes les contradictions. A cet égard, cette mention allégorique est loin d'être anodine, nous pensons que Adimi fait appel à cette rhétorique pour démanteler les connotations autour de l'imaginaire collectif : le rapport de ce qui semble s'exclure mutuellement : le policier n'est policier que s'il est moustachu, le chanteur n'est chanteur du raï que s'il est chevelu et de même pour l'intégriste qui doit être barbu. Finalement, c'est dans ce parallèle entre l'individuel et le collectif que prend forme cette incohérence. L'allégorie comme figure du style devient un procédé symbolique puisque la romancière la ressasse en d'autres lieux de son texte :

> *Toute la semaine on me demande : Etes-vous pour ou contre ? Moi, je suis toujours au milieu, ni pour, ni*

> *contre. C'est cet étrange mélange de cessez-le-feu et de raï, de femmes voilées et de femmes en bikini, qui, sans doute, a fait de moi une barre médiane. (*Adimi, 2015 : 79)

Pour accomplir cet enjeu de contradictions, Adimi privilégie une figure de style originale celle de l'antithèse qui renforce l'idée du tiraillement entre deux choix. Quelle thèse choisira-t-elle, à quel camp adhérera-t-elle, est-elle obligée de faire le choix ?

Il convient également de remarquer la présence d'un signe typographique particulier celui de l'italique : « *Etes-vous pour ou contre ? »*, D. Maingueneau précise que l'introduction de l'italique dans le discours d'un énonciateur révèle son attitude envers son propre énoncé (Maingueneau, 2003 : 106), Adimi recourt à cette modalisation pour inscrire dans son texte même une forme de commentaire sur son propre discours. La présence des deux énoncés : « c'est incohérent » et « étrange mélange » qui introduit le champ associatif de l'incertitude et de l'insatisfaction, une sémantique qui matérialise le chaos identitaire et social.

Le projet littéraire de K. Adimi dit aussi la fragmentation spatiale de sa narratrice. L'espace algérien est l'enjeu central de l'identité de cette narratrice qui se remémore ses souvenirs d'enfance à Alger. L'extrait ci-dessous met en évidence son besoin identitaire d'être à Alger avec sa famille et son amie Amina : « Je suis loin d'Alger, de ma sœur, de ma mère, d'Amina, du monde qui a longtemps été le mien. » (Adimi, 2015 : 31), le terme : « loin » ne désigne pas seulement une distance physique mais une rupture identitaire. L'énumération

progresse du spatial à l'intime. Cet arrachement est ressassé dans le récit : « Amina me manquait. […] On ne se fait pas de vraies amies à l'âge adulte, dans une ville étrangère ». (Adimi, 2015 : 25) La narratrice apparait ainsi fragmentée entre ce qu'elle était, ce qu'elle avait et ce qu'elle est devenue, entre sa ville natale et la ville « étrangère »

L'Algérie est, pour elle, la source de son bonheur. Elle est décrite comme un espace mythique, une matrice identitaire. Quitter n'importe quel pays serait un simple déplacement alors que quitter l'Algerie implique une rupture existentielle, rapporte la narratrice dans cette narration : « On ne quitte pas l'Algérie comme on quitte un autre pays. […] Quand j'ai quitté ma ville, mes éclats de rire sont devenus moins beaux, moins forts, moins vrais. » (Adimi, 2015 : 85-86), le « Moi » intime de la narratrice s'est altéré, il devient fragmenté puisqu'il perd le terreau de l'authenticité -sa ville natale- qu'il ne retrouve nulle part ailleurs. L'anaphore et la gradation caricaturent la perte de la vérité intérieure.

Après de nombreuses années passées à Paris, la narratrice constate que l'élan nostalgique s'empare toujours d'elle et lui rappelle le nombre de mois passés loin de : « chez elle » (Adimi, 2015 : 12), son cœur se met à : « battre plus vite » (Adimi, 2015 : 12) L'énoncé suivant dévoile que l'absence de cette terre fragilise les repères identitaires de son « Moi » : « […] je cherche frénétiquement à acheter un billet d'avion, effrayée à l'idée d'avoir perdu un peu de mon âme dans cette ville européenne où j'habite désormais. » (Adimi, 2015 : 12), les

propos du « je » ne sont pas sans portée : sa ville natale est érigée comme un espace d'ancrage identitaire.

Il est en effet difficile de ne pas entrevoir la priorité que Adimi accorde à l'Algérie qui continue à rayonner dans le texte ; en effet, Alger s'impose par sa beauté et sa blancheur : « Alger, la blanche, l'éternelle, l'absolue, celle de Camus. » (Adimi, 2015 : 34), même si cet espace est connoté de valeurs culturelles dévalorisantes.

Sur le plan formel, cette fragmentation identitaire est aussi une fragmentation discursive. L'énumération, les espaces blancs et les analogies disjointes incarnent la dissociation des repères culturels et sociaux d'une société en pleine gestation.

En somme, se comparer à une « barre médiane » revient à signaler une identité dépouillée, réduite à un signe qui n'a de sens que par rapports aux codes de la société où elle a grandi. Cette mobilisation des figures stéréotypées, ajoutée à l'éventail des figures de style qui se raccordent essentiellement à l'opposition, permet à l'écrivaine de montrer que l'identité propre de sa narratrice se construit à partir de normes culturelles extérieures, perçues comme des fragments isolés auxquels elle tente de se raccrocher. S. Komlan Gbanou dit à ce propos que l'écriture de l'auteur devient une : « mémoire d'un chaos intérieur et extérieur » (2004 : 102)

1.2. Le célibat féminin

Naissant du désir de comprendre la manière dont se décline le rapport entre l'homme et la femme, le couple : célibat/mariage

est mis en œuvre dans la littérature universelle, depuis bien longtemps. Alors que le mariage représente un enjeu majeur dans toutes les sociétés, le phénomène du célibat ne cesse de se développer et fait émerger une nouvelle catégorie : celle des célibataires. De nombreuses études démographiques et sociologiques se sont intéressées à ce phénomène d'autant plus que celui-ci continue de s'élargir. Elles révèlent qu'une large panoplie de personnes interviewées lors de multiples enquêtes que : « la vie de couple est le modèle à suivre. », « le modèle toujours valorisé dans la société. » (Bergström M. et *al*., 2019 : 109)

La condition de la femme a fait couler beaucoup d'encre, elle a souvent été décrite par les écrivains en mettant l'accent sur sa réduction au silence et aux espaces totalement fermés, son exclusion, sa destinée au mariage et à la procréation. Collé à cette condition féminine, le stéréotype de la « vieille fille » est l'un des éléments qui hante les représentations collectives.

Adimi prend à bras-le-corps la problématique du célibat féminin pour la travailler et la dynamiser, son texte élabore une esthétique de la bipartition qui se focalise sur la fragmentation, voire la vulnérabilité, ce topos devient l'instrument d'exploration du réel transformé par le verbe et par la littérarité créatrice. A cet égard, l'analyse se focalisera ici sur le célibat féminin dont l'autrice se sert pour le remettre en question et souffler une parole littéraire versant dans une poétique bien différente.

Ce qui parait dès le début du récit c'est l'anecdote d'une narratrice qui fuit le mariage, préférant rester célibataire dans sa « douillette vie parisienne » (Adimi, 2015 : 79), elle est prise en tenaille entre le harcèlement de sa mère à vouloir la marier à tout prix et son échec à trouver un mari. Le mariage de sa petite sœur à Alger est le catalyseur du drame de la narratrice, son aînée. Le récit se focalise alors sur la pression familiale et sociale liée à la célébration de ce mariage, alors que la protagoniste se prépare à retourner à Alger pour les fiançailles de sa sœur. Nous assistons dans le texte de Adimi à une forte présence de dialogues entre la narratrice et sa mère qui ne cesse de l'appeler à tout moment et en tout lieu : à chaque échange, sa mère lui rappelle avec insistance qu'elle doit rentrer au pays et surtout, qu'il est temps pour elle de se marier. Ces appels téléphoniques connotent un harcèlement psychologique de la part de cette figure matriarche, nous fait savoir la narratrice : « C'est ta mère. Où es-tu ? Mais où dehors ? Ah, ne tarde pas trop à rentrer chez toi. » (Adimi, 2015 : 17), « Tu as entendu ? Il ne reste que toi à marier ! » (Adimi, 2015 : 17), « Alors, vas-tu bientôt te marier ? » (Adimi, 2015 : 57) En page 26 et 61 du texte, nous retrouvons les mêmes questions.

Le discours de la mère est tonique, il attaque vivement l'attitude de la narratrice par les exclamations et les interrogations qui expriment la vivacité et l'intensité dans le message. En effet, cette mère interpelle directement sa fille en lui précisant sa situation de célibataire ; la tonalité assertive du propos : « il ne reste que toi » met en lumière l'anomalie de la situation de la narratrice, tout en renforçant l'idée de l'obligation du mariage.

La présence de la question rhétorique, ajoutée à l'adverbe « bientôt » traduisent l'urgence et la singularité pour inciter la narratrice à se conformer à la norme collective. La figure de la mère prend une position d'autorité puisqu'elle est celle qui informe et questionne plaçant ainsi sa fille en situation de l'obligation à justifier son inaction.

Le fait que sa fille ne réussit pas à trouver un mari, plonge la mère dans un état désastreux, elle ne cesse de la harceler et delà la quête d'un mari devient pour la narratrice une véritable obsession : « Tu sembles fatiguée. Tu travailles trop. Il faut te marier. […] Ta sœur va se marier et toi, tu restes seule » (Adimi, 2015 : 165) Par cette litanie incantatoire, et tout au long de l'histoire, la narratrice éprouve un sentiment de tensions intenables. L'écrivaine décortique, par-là la pression que doit vivre la femme qui n'a pas réussi à trouver un mari.

Prise par une crise d'hystérie, la mère de la narratrice ne peut s'empêcher de croire que l'occasion du mariage pour sa fille risque de ne pas se présenter puisque cette dernière a atteint un âge tardif ; cela est décelé dès les premières pages du récit. Delà la narratrice est ramenée au banc des accusés puisqu'elle ne réussit pas à trouver un mari et les propos de cette mère au téléphone sont qualifiés de : « missiles » (Adimi, 2015 : 82)

Aussi, sa vulnérabilité pourrait être constatée dans l'humiliation qu'elle subit de la part du groupe des femmes mariées présentes à la fête d'une cousine pendant un été passé en Algérie, ces femmes mariées lui lancent les propos suivants : « […] aucune vraie femme ne préférait la pollution d'une grande ville au bras

d'un homme. Elles avaient ri de ce rire insupportable et imbécile que seules les femmes mariées peuvent avoir. » (Adimi, 2015 : 55) Cependant, Adimi récupère le statut matrimonial pour disqualifier la catégorie des femmes mariées, à travers les propos de sa narratrice qui adopte des stratégies guerrières telles que la possibilité de manger autant de gâteaux sans la moindre crainte de prise de poids : « Je m'étais goinfrée de gâteaux […] alors que ces filles allaient prochainement sortir de la catégorie humaine pour entrer dans celle, plus flatteuse, des vaches. » (Adimi, 2015 : 55)

Le stéréotype de la « vieille fille » est également inscrit dans la création de Adimi qui y expose avec une franchise brutale l'ancrage de ce stéréotype. Pour la narratrice, l'expérience de la « vieille fille » est une source d'angoisses, c'est une épreuve socialement disqualifiée. Voici les déclarations tant de la narratrice que de sa mère, empruntant au vocabulaire de la dégradation, du déni, avec toutes les connotations négatives qui y sont attachées :

> *Ma mère méprise les vieilles filles. Et moi aussi à vrai dire. Je les imagine comme des femmes au corps vide et au visage inexpressif. Elles sont inutiles. Elles ont raté leur tour : leur dernier prétendant était le bon, il fallait le garder. N'importe quel mari dans son lit vaut mieux que pas de mari du tout.* (Adimi, 2015 : 61)

Ce passage fait apparaitre une représentation de la figure de la « vieille fille » qui est décrite par la narratrice comme étant une femme sans vie, rongé par le vide, car rappelons-le les adjectifs « vide », « inexpressif » et « inutiles » tendent vers la mort, la

stérilité, le manque, et le néant. La narration dévoile que leur existence est semblable à celle des morts –vivants. Ce dépouillement crée un effet de violence symbolique et un effritement identitaire imposé aux femmes non mariées. La dernière phrase de l'extrait sonne comme un proverbe, elle révèle la puissance des injonctions sociétales intériorisées qui nourrissent la peur de finir seule. Ainsi, la romancière met à jour la marginalisation de la femme perçue comme vieille fille, indépendamment de ses émotions, de ses désirs et de ses choix. Cette construction sociale de la « vieille fille », est, également, dénoncée dans l'écriture de Maissa Bey qui, forgeant un nouveau néologisme : « céli-bayra », et, à travers la voix de son personnage principal Hizya, conteste les perceptions sociales qui imposent des limites d'âge au mariage et à la capacité de procréation de la femme : « A mon âge, il y en a qui ont deux ou trois enfants ! Limite inférieure, dix-huit ans. Limite supérieure, vingt-cinq ans. » (*Hizya*, 2015 : 24) Fondé alors sur le critère d'âge, la catégorie des « vieilles filles » devient reconnaissable au-delà de l'intervalle délimité par ces deux bornes d'âge. Ce paramétrage qui pèse sur la femme constitue un acte de discrimination. N'étant pas mariée, le célibat de la femme tonne comme un drame, un malheur qui s'abat sur la famille. L'avancée en âge de la femme célibataire l'enferme dans les stigmates de la représentation de la femme infertile, inutile, égarée, sans aucun lien avec sa société, sans aucun but et sans aucune énergie émotionnelle qui la définissent.

Le célibat devient également un mal dévastateur qui conduit la narratrice à frôler la folie à travers la symbolique de :

« l'annulaire gauche », là où elle va, elle cherche sans relâche à percer ce qu'elle désigne par : « le mystère de la femme mariée » (Adimi, 2015 : 54) et sa douleur se multiplie en réalisant que jusqu' ici son annulaire gauche reste vide : « Moi : annulaire vide » (Adimi, 2015 : 53), « Je suis terrifiée à l'idée de fêter mes trente ans sans bague à l'annulaire gauche. » (Adimi, 2015 : 60) En ces circonstances, la répétition du topos de « l'annulaire gauche » est loin d'être involontaire, elle est liée à l'angoisse permanente. Sur le plan scripturaire, l'humour, lui-même suffoque et suggère les blessures de cette narratrice : « Certains jours, je trouve mon annulaire gauche plus gros que les autres doigts. Je l'imagine se glissant dans ma gorge et me coupant la respiration. Au réveil, je suffoque à la seule vue de cet immonde annulaire gauche. » (Adimi, 2015 : 61) C'est par le rire que Adimi espère établir une complicité salutaire avec son lecteur. La romancière développe un comique dérisoire afin de fuir le tragique de la vulnérabilité de sa narratrice.

Ainsi, le personnage principal du texte de Adimi se présente à nous comme un être déficient, vulnérable au comportement étrange, et toutes les angoisses et le déséquilibre qui se sont manifestés au cours de la narration pourraient aboutir à un apparent constat d'échec que rien, *à priori*, ne peut conjurer. Comment échappera-t-elle à la réalité sordide du célibat mais aussi du mariage traditionnel ?

2. LES POSTURES DU *CARE*

Ce roman est construit de manière à mettre face à face les vulnérabilités de la condition humaine et les éthiques du *Care*. Il

émerge du récit, le portrait d'une narratrice qui, pour pouvoir résister à sa fragmentation, investit de sa relation avec Amina, avec sa mère et sa sœur, avec Clothilde et avec les petits moments du quotidien l'éclat brillant de l'amitié, de lien social et de la sensibilité. Ainsi, nous analysons le texte de Adimi selon nombreuses postures du *Care*, à savoir : l'attention, la responsabilité, l'empathie, les émotions, l'attachement, la réciprocité relationnelle et le *Care* de l'ordinaire. En d'autres termes, nous examinons, sur le plan scriptural, ce que peut apporter la poétique du *Care* comme remèdes à cette pathologie qui est la fragmentation, voire la vulnérabilité du Moi féminin célibataire.

2.1. Mon autre moitié …Mais !

Cette phase d'analyse donne consistance à la reconnaissance de la narratrice de sa vulnérabilité qui émane de sa situation de célibataire, face à elle-même. Adimi rend compte également de la conception du mariage médité et ambitionné par ce personnage. Tel qu'il a été indiqué précédemment, l'écriture adimienne se construit autour du couple célibat/mariage : la narratrice évolue dans une tension entre sa condition de célibataire et sa projection conjugale. Comment se définit, par conséquent, l'identité de « l'autre moitié » de la narratrice de Adimi ? Nous verrons dans les lignes suivantes que : c'est aux aspects émotionnels du rêve et de l'attachement que la romancière s'intéresse.

En page 22, la narratrice exprime ce souhait : « Si. J'avais. Un. Mari. » (Adimi, 2015) Cette association singulière d'énoncés

informe énormément sur l'état psychologique de cette protagoniste ; c'est une esthétique qui résonne avec la fragmentation de son Moi ; la structure de la phrase est-elle même fragmentée. Il est à noter que le texte de Adimi compile des phrases courtes, mais aller jusqu'à séparer chaque mot de la même phrase par un point et le mot devient lui-même phrase, cela n'est pas anodin. Que faut-il comprendre de cette esthétique singulière ? Cette dislocation mime une identité saccadée, elle montre que la narratrice se place au plus près de ce qu'elle ressent. Le rythme de la phrase se réalise au ralenti, et chaque mot est forcé à être lu séparément, ce qui conduit à comprendre que le mot porte une charge affective. La ponctuation emphatique dit autant que les mots eux-mêmes, elle crée un effet dramatique. Chez Adimi, cette stratégie scripturaire s'offre comme une recherche du sujet du *Care* qui désire sortir de sa vulnérabilité. En effet, cette désarticulation phrastique met à jour le souhait profond d'être lié à un conjoint, énoncé mot à mot pour en éprouver le poids émotionnel du manque et de l'incapacité à rester autonome. Les éthiques du *Care* repose sur l'idée phare qu'il faut rompre avec une représentation néolibérale de l'être humain comme sujet pleinement autonome, autosuffisant et capable de se maintenir sans le concours d'autrui. D'ailleurs : « au cours de nos vies, nous passons, à des degrés variables par des phases de dépendance et d'indépendance » écrit F. Brugère (2017, 78) En somme, élaborée d'abord comme une éthique relationnelle construite sur l'attention aux autres, la théorie du *Care* postule qu'aucun être humain ne peut se suffire à lui-même.

Il nous est donné d'observer que Adimi ressasse « la vulnérabilité » qui devient son cadre de prédilection. Au fur et à mesure que la narration avance, le lecteur peut comprendre facilement que le « je » de la narratrice ne désire plus rester célibataire, il est à la recherche de : « sa moitié ». Sous l'impact de : « l'urgence de la situation » (Adimi, 2015 : 139), la fiction de Adimi se trouve acculée à ressasser les moments de la solitude et de l' effacement de cette narratrice qui frôle les trente ans, en témoignent les nombreux extraits de son texte qui sont l'expression de l'égarement d'un Moi tourmenté et effrayé : « Chaque jour, elles (les angoisses) me répètent que je finirai seule, que je mourrai seule, que ce monde est uniquement fait pour les couples et qu'il n'y a pas de place pour des femmes comme moi » (Adimi, 2015 : 139) A travers la fréquence de ces structures négatives, nous pouvons repérer la personnification des « angoisses » qui acquièrent une force invasive d'harcèlement psychologique. La finitude mêlée à l'exclusion traduit la projection dramatique perçue comme inéluctable. Voici un second exemple :

> *Je me raisonne. Je suis une femme forte et indépendante. Je ne peux me résumer à mon appartenance à un homme. J'habite dans la plus belle ville du monde. Je me raisonne mais ça ne marche pas. »* (Adimi, 2015 : 105)

Cet énoncé se construit autour de trois affirmations : la narratrice se présente comme un sujet fort, indépendant, qui jouit des faveurs qu'offre l'extérieur (la ville de Paris) et surtout comme une femme libérale qui n'a pas besoin d'un mari. Elle avance, à travers ce monologue, des arguments qui dévoilent

l'effort de la persuasion. Cependant, ces propos mettent en scène une autre expression : « je me raisonne » (cité deux fois) qui ouvre et referme la séquence, tout en révélant l'impuissance du discours qu'elle tente de se tenir. Ce mécanisme scripturaire traduit la tension entre ce que la tradition du libéralisme prône et ce que les éthiques du *Care* valorise, à savoir, la remise en cause de la conception des êtres humains comme sujets autonomes et indépendants : « Les éthiques du *Care* ont mis en question l'idée, dominante en philosophie morale, d'un sujet autosuffisant, surgissant de nulle part, sans attaches. » (C. Ibos et *al.*, 2019 : 95) Par ailleurs, cette argumentation de type rationnel basée sur la maitrise de soi et l'identité autonome subit un échec puisque la narratrice expose sa vulnérabilité à travers les mots suivants : « mais ça ne marche pas » Contrairement à ce que soutient l'éthique du libéralisme, la dépendance n'est pas : « un écart et un défaut par rapport à une norme d'autonomie », elle est « une dimension inhérente à toutes les relations humaines » (C. Ibos et *al.*, 2019 : 96)

Ce Moi en crise est aussi en proie aux craintes de vieillir seul. Le contenu de la déclaration suivante multiplie les signes de la vulnérabilité de ce sujet âgé :

> *À quatre-vingt-six ans, je serai une petite vieille grassouillette et effrayante qui sent la transpiration et le tabac froid. Une mamie cassée en deux, aux cheveux blancs, qui traîne en claquettes d'homme, […] qui parle toute seule et qui continue à ne pas savoir où est sa place.* (Adimi, 2015 : 79-80)

Par un saut proleptique, Adimi fait projeter sa narratrice vers le futur, la peinture des signes physiques, sociaux et existentiels propres à la vieillesse se fait à partir de la vulnérabilité du corps. Fléchissement et fragilité du corps, disqualification sociale, solitude croissante, autant de traces exposées malgré la brièveté de l'extrait. Les adultes fragilisés par la maladie, le handicap et le vieillissement constituent la forme aigüe de la vulnérabilité, ils connaissent une forte dépendance à l'égard des fournisseurs de soins (C. Ibos et *al.*, 2019) Par le choix du dispositif de la prolepse, Adimi exprime, d'une part, sa volonté d'alerter sur la fragilité des sujets âgés qui se retrouvent dans la dépendance, et d'autre part, elle connote la nécessité du soin d'autrui et de la prise en charge de ces sujets.

Une autre facette du *Care* se manifeste dans la narration, celle de l'attention, du soutien émotionnel et de la proximité dans le couple. Examinons ce passage :

> *La mort solitaire. Les jours qui défilent sans qu'aucune voix ne les rythme. Personne n'est là le soir, lorsque des bourrasques ont cassé votre parapluie. Aucune main ne vous tend un thé chaud quand la nature est contre vous. Il n'y a pas d'homme pour pleurer avec vous parce que parfois c'est tout ce dont on a besoin : pleurer avec quelqu'un. Et le corps vieillit peu à peu. [...] Le désir profond de deux bras autour du cou, d'un corps qui s'affaisse sur soi, demeure.* (Adimi, 2015 : 22)

Ainsi cette utopie de l'union ne serait rien d'autre que la formule de l'une des attitudes du *Care*, celle de l'attention et du désir de proximité. Le travail de la narration dans *Des pierres dans ma poche* permet de souligner la nécessité du *Care* révélée par ce

que le neuropsychiatre français B. Cyrulnik désigne de « Sécurité et proximité : les deux mots qui caractérisent un début d'attachement ! » (B. Cyrulnik, 2025 : 74) Le fictionnel de Adimi défend l'idée que le soin au sein du couple passe avant tout par la relation, par la présence de l'autre et par la chaleur humaine. La manifestation du *Care* se voit dans la déconstruction de la vulnérabilité endossée par le vieillissement dans la solitude autrement dit les conjoints porteront soin l'un à l'autre quand les fragilités et les désagréments liés à la vieillesse deviennent perceptibles.

2.2. La visibilisation et la réciprocité

L'espace de la fiction romanesque accorde une grande place à une autre femme, cette fois-ci c'est une femme parisienne sans domicile fixe nommée : Clothilde. Le texte avance en nous narrant les beaux moments passés entre la narratrice et cette femme. Chaque matin, avant de rejoindre son travail, la narratrice retrouve Clothilde, s'assoie près d'elle sur le banc. Ce rituel qui scelle leur lien, permet à l'une comme à l'autre d'échanger des secrets et des rires : « Elle (Clothilde) s'anime en ma présence et c'est une telle joie. Deux femmes sur un banc, les mains qui voltigent, les mots qu'on échange » (Adimi, 2015 : 102) Ces deux personnages femmes arrivent à tisser une relation de proximité et de partage, l'une veille au bonheur de l'autre : « elle veut ma joie » (Adimi, 2015 : 36), Clothilde observe les signes de tristesse de la narratrice et cherche inlassablement à en comprendre l'origine : « pourquoi tes yeux sont-ils éteints ? »

(Adimi, 2015 : 57), la force du lien se renouvelle à chaque rencontre.

Le fait de nommer cette SDF dans le texte, d'être attentive et attentionnée l'une à l'autre est un signalement de l'éthique du *Care*. Adimi multiplie ces gestes pour reconsidérer le lien social autrement, ce n'est plus de l'empathie envers une femme âgée se trouvant dans une situation de précarité mais encore une fois de la dépendance : « Elle (la dépendance) est présente à différents moments de nos existences, à la fois imprévisible et certaine. » (C. Ibos, et *al*, 2019 : 102) Se lier d'amitié avec Clothilde s'interprète par la déconstruction des stigmates autour de ces personnes fragiles et mises à l'écart. Loin de la morale, les relations entre la narratrice et Clothilde s'inscrivent dans ce que Brugère appelle : la *Carring attitude* (2017 : 15) autrement dit c'est une manière de repenser en profondeur le lien social en portant attention aux autres quel que soit leur statut. Le soin mutuel, la sollicitude sont les gestes du *Care* qui contribuent à retisser les formes de la reconsidération de l'Autre au sein de la communauté. (Brugère, 2017)

Adimi tente donc de faire sortir ces minorités de l'invisibilisation, en donnant présence à Clothilde, en portant attention à elle et en se liant d'amitié avec elle. En plaçant au premier rang Clothilde, figure emblématique des catégories les plus démunies et vulnérables, la romancière leur restitue une visibilité et donne une nouvelle configuration de l'expérience commune du sensible.

Clothilde occupe l'espace du récit à plusieurs moments de la narration, le lecteur est saisi par la description de cette protagoniste : « elle (Clothilde) ressemble à une aristocrate délaissée par ses servantes » (Adimi, 2015 : 19), la représentation quasi théâtrale de cette figure dans une structure qui associe rang supérieur (aristocratie) et situation d'abandon, Adimi montre le raffinement altéré et la grandeur derrière la vulnérabilité de cette femme et met à nu l'hostilité de la société à l'égard de ces minorités qui sont mal habillés trainant des ordures. Nous assistons ici à un renversement total des stéréotypes collés aux personnes en situation de précarité. Clothilde n'est plus le sujet qui a besoin de compassion, elle est le sujet qui apaise et apporte de la gaité au quotidien de la narratrice :« Clotilde, femme de rue, femme d'amour au fichu rouge est la lumière de mes matins. » (Adimi, 2015 : 21) Les manifestations d'affection de l'une pour l'autre vont au-delà de la simple compassion d'une citoyenne envers une femme âgée et vulnérable, En effet, la relation plus qu'amicale entre la narratrice et Clothilde met en évidence l'essence du *Care* dans le contexte de ce roman. Le *Care* est, en effet, un : « engagement à ne pas traiter quiconque comme partie négligeable ». (P. Molinier et *al*, 2021 : 146)

« Demoiselle Clothilde », malgré sa vulnérabilité, est présentée par l'écrivaine non par ce qu'elle est, c'est-à-dire la précarité d'une SDF ou ce qu'elle n'a pas mais par ce qu'elle a à offrir à l'héroïne dans la « réciprocité », l'un des aspects du *Care*. C'est par les gestes de cette éthique, que Adimi réussit à déconstruire l'image stéréotypée de la SDF. En faisant sortir Clothilde de :

« l'invisibilisation », le texte de Adimi réussit à faire preuve de l'éthique de *Care*.

2.3. Le *Care* de l'ordinaire et de l'infiniment proche

Notre propos en ce point d'analyse est d'éclairer le rapport entre le quotidien, l'ordinaire et l'infiniment proche avec les intentions de l'éthique du *Care*. Au-delà de ce premier constat, nous observerons, dans la même perspective, le rôle du cinéma dans le bien-être des personnages dans un monde de fiction très proche du réel.

La vie humaine ordinaire devient la quintessence de la poétique du *Care*, à ce sujet S. Laugier écrit :

> *Le Care est d'abord l'attention à cette vie humaine ordinaire. […] L'éthique du Care appelle notre attention sur ce qui est juste sous nos yeux mais que nous ne voyons pas, par manque d'attention ou justement parce que c'est trop proche.* (P. Molinier et *al*, 2021 : 145)

Les éthiques du *Care* établissent un lien étroit entre la fragilité ou la vulnérabilité de l'humain et la vulnérabilité plus fondamentale de la forme de vie humaine elle -même. Cette dernière est : « l'inquiétante étrangeté de l'ordinaire » telle qu'elle est désignée par S. Cavell, une expression relayée dans l'analyse de Molinier et al. (2021 : 155), Laugier confirme que c'est l'une des postures fondamentales de l'approche du *Care* qui a été et est toujours négligé par l'humain en comparaison avec d'autres préoccupations de la vie qui lui paraissent plus importantes tels que le statut, l'argent et le pouvoir. Cette forme « de vie ordinaire » est l'ensemble des pratiques usuelles, des

gestes, des façons d'agir et d'habiter le monde. Les gestes de notre sphère du vécu immédiat, même les plus banals peuvent révéler la profondeur et la fragilité de la condition humaine. Nous considérons les manières dont Adimi construit l'existence de sa narratrice dans cet « ordinaire », ce « commun », ce « courant », cet « habituel », ce « proche », tant d'expressions qui mettent en relief une sémantique variée autour de la dépendance, du partage et de la manière d'exister. Ces anecdotes de « l'ordinaire » et du « proche » sont nombreuses dans le roman de l'auteure, elles nous permettront de mieux comprendre comment la narratrice arrive à sortir de la problématique de la fragmentation qui porte atteinte à son Moi.

Dans la même perspective, et en cherchant à circonscrire l'approche du *Care*, S. Laugier convoque les formulations de M. Foucault sur le rôle de la philosophie qui doit : « rendre visible ce qui est précisément visible, c'est-à-dire de faire apparaître ce qui est si proche, ce qui est si immédiat, ce qui est si intimement lié à nous-mêmes » (Molinier et *al*, 2021 : 45) Il n'y a pas d'expressions plus simples et précises que celles -ci. Ces propos mettent en relief des caractéristiques majeures du « quotidien » : il est là, visible mais jamais vraiment vu ; proche, mais rarement aperçu, il apporte de la consolation mais on le néglige et le dédaigne, et surtout il est source de bonheur, de soins, d'apaisement, de guérison, de tranquillité et de réconfort, bref tout ce qui s'oppose au fragmentaire et au paradoxe.

Examinons de près l'exemple de ce retour vers le passé, lorsque la narratrice évoque la maladie de son père :

> *Pour le faire rire, nous l'avions accompagné chez le coiffeur, nous, ses deux filles aux longs cheveux. Nous nous étions assisses de part et d'autre de notre père et avions demandé la même coupe que la sienne à notre coiffeur éberlué.* (Adimi, 2015 : 149)

En évoquant cette scène où les deux filles accompagnent leur père malade chez le coiffeur, l'autrice met en exergue que le « soin » est aussi dans l'ordinaire, chargé d'attention et de présence. Offrir à leur père un instant de joie malgré la maladie révèle que le soin relationnel et affectif se réalise dans l'infiniment petit. S'asseoir de part et d'autre de leur père et demander la même coupe que la sienne traduisent que ce qui compte réellement se manifeste dans des moments ou des choses en apparence mineures.

Aussi, le *Care* est dans le regard que porte la narratrice sur sa ville natale : Alger. La personnification est le moyen d'expression que K. Adimi choisit afin de dire que cette ville est au secours de ses habitants. Narrant le passé amoureux de sa narratrice, encore adolescente, l'autrice énonce qu'Alger est un espace de soin puisqu'il soulage le tragique qu'il soit un chagrin d'amour ou autre : « Une balade dans une ville qui garderait nos secrets, nos larmes et nos espoirs » (Adimi, 2015 : 89) Alger est personnifiée, dépositaire des affects, consolatrice et recueille ce que la narratrice ne peut plus porter seule : « une promenade à Alger pour dire adieu à ce qui n'existerait jamais plus. » (Adimi, 2015 : 89) Ce quotidien à Alger devient un passage nécessaire pour accorder au « je » de la narratrice un espace de soin et de réparation. Adimi réussit par sa littérarité à métamorphoser un

événement banal en un moment thérapeutique où la ville évolue en un partenaire de la sollicitude permettant à son personnage de reconnaitre la perte et d'espérer au lendemain.

Nombreux sont les gestes ordinaires dans leur forme, mais qui se chargent d'une valeur du *Care*. Le septième art reçoit également l'importance qu'il mérite dans le texte de Adimi. Il s'agit du « feuilleton mexicain » qui est mis à l'honneur par la romancière dévoilant par là le rôle des « séries télévisées », voire du : « cinéma » dans les éthiques du *Care*. Adimi met l'accent sur l'attente affective du téléspectateur algérien des années quatre-vingt-dix, précisant que l'image télévisuelle, qu'elle soit du cinéma ou une série télévisée, et qui s'inscrit dans l'ordre de « l'expérience ordinaire de l'être » est parmi les postures du *Care*.

La série télévisée devient un rituel collectif, une expérience qui réorganise le quotidien, elle crée une temporalité commune, un espace partagé, un : « sentiment de proximité. » (A. Gefen et S. Laugier, 2020 : 276) Indépendamment de leurs âges, de leurs genres ou de leurs statuts, les Algériens se retrouvent dans une même aspiration ou besoin affectif :

> *À six heures du soir, femmes et hommes se précipitaient à la maison pour ne rien rater des aventures de l'héroïne, une brune pulpeuse au regard de braise qui jouait le rôle d'une brave fille issue d'un milieu modeste, amoureuse d'un millionnaire.* (Adimi, 2015 : 39)

L'expérience de ce feuilleton mexicain révèle ce qui est latent dans l'expérience quotidienne des Algériens : rendre visible

l'affect, l'attente, l'interdit, la frustration, le désir et le rêve, en témoignent les propos de la narratrice sur la réaction de son père : « Mon père faisait semblant de lire le journal. Je le voyais pourtant sursauter, trembler et s'émouvoir en même temps que nous. » (Adimi, 2015 : 40) la série des verbes juxtaposés dans une gradation illustre comment l'image ouvre des brèches dans l'ordinaire et fait surgir des émotions que le quotidien refoule.

A la lecture de l'exemple ci-dessus, nous assurons que la fiction télévisée joue un grand rôle dans les éthiques du *Care*. En effet, cet énoncé relevé du texte de Adimi est largement suffisant pour reconnaitre l'importance du septième art : « L'importance du cinéma, de tel ou tel moment d'un film, se trouve dans sa façon de faire émerger ce qui est important, ce qui compte. » (P. Molinier et *al*., 2021 : 152) L'émergence du sensible est la finalité première de cette expérience individuelle et collective à la fois.

La réflexion autour du petit écran et du cinéma en tant qu'éléments générateurs du *Care* est abordé par de nombreux spécialistes des éthiques du *Care*, nous citons ici P. Molinier, Laugier S., Paperman P., A. Gefen. A ce sujet, Laugier S., en se référant aux études de S. Cavell, écrit :

> *Ce qui intéresse Cavell dans le cinéma, c'est la façon dont notre expérience fait émerger, fait voir ce qui compte, le développement d'une capacité à voir l'importance, l'apparition et la signification des choses (lieux, personnes, motifs).* (P. Molinier et *al*. 2021 : 168)

L'enjeu majeure du cinéma, selon Laugier, ne réside pas seulement dans le récit qu'il met en scène, mais dans la manière dont il travaille notre perception même du monde.

> *« Le dernier épisode mit le pays en émoi. […] Des millions d'Algériens imaginaient les scènes les plus lubriques. Dehors, les rues étaient désertes. Nous étions à bout de souffle. Nous transpirions. Nous n'osions pas nous regarder. Et puis vint le générique final. »* (Adimi, 2015 : 40)

Cette métonymie : « le pays », même si elle est classique, dit beaucoup, elle confère au fait une ampleur collective, voire nationale et place ce « dernier épisode » comme un moment marquant dans l'histoire du pays, l'agitation émotionnelle est présente, elle connote l'enthousiasme, l'excitation et la curiosité : « […] le lendemain, nous parlions tous de cette scène extraordinaire. » (Adimi, 2015 : 40) l'épisode apparait, par ailleurs, comme un déclencheur du *Care* puisqu'il devient un moment où la société algérienne se rassemble, communique, s'interroge, s'émeut, et prête attention à ce qui unit.

L'écriture de Adimi montre à quel point les récits des feuilletons télévisés peuvent devenir un phénomène du *Care*, ils font vibrer la société, créent des sentiments de partage et tissent des liens affectifs entre les membres de la communauté entière.

En somme, vers la fin du roman, la narratrice décide de se construire au-delà de sa fragmentation : « Un jour, je reviendrai à Alger seule et ce ne sera pas un drame » (Adimi, 2015 : p.175), « je briserai la barre médiane » (Adimi, 2015, p.175) Ces derniers mots du roman dévoilent que la vie de la narratrice

commence à avoir une nouvelle signification, ils traduisent son désaveu d'une certaine vision manichéenne du monde. Dans cette perspective, la fragmentation et la vulnérabilité de la narratrice semblent être résolue, le « je » se montre apaisé et ancré dans une certitude intérieure : s'orienter vers l'avenir. Manifestant une confiance en elle-même, la narratrice de Adimi ne laisse plus sa condition matrimoniale définir son existence. Dans son ouvrage : *Ethique, littérature, vie humaine* S. Laugier précise que la littérature apprend aux lecteurs à percevoir autrement la vie quotidienne, ses nuances et ses moments significatifs. En effet, c'est dans la vie des personnages, dans leurs désirs, dans leurs émotions et dans leurs expériences, qu'elles soient harmonieuses ou conflictuelles, que la fiction et l'éthique du *Care* se croisent. (S. Laugier, 2006)

Au terme de cette recherche, il apparait que *Des pierres dans ma poche* de K. Adimi, déjouant l'imposition des contraintes sociales, dévoile certaines réalités de l'universel. L'analyse a été dirigée vers l'examen de l'éventuel lien entre la fiction et les éthiques du C*are*. Dans un premier temps, nous nous sommes interrogées sur la fragmentation de l'identité de la narratrice, notamment son statut matrimonial, pour arriver à montrer que le célibat féminin donne à voir le poids des normes sociales et le cantonnement de la femme dans la stéréotypisation. Dans un second temps, il nous est apparu qu'à travers les diverses situations, la narratrice de Adimi, confrontée à cette vulnérabilité, demeure capable d'orienter ses conduites vers les postures du *Care* telles que l'affection, le souci de l'Autre, le soin de soi-même, l'attachement et la complétude dans

l'ordinaire, le proche et l'art. En effet, c'est à travers la poétique du *Care* que K. Adimi souligne la faculté de l'être humain à affronter et à dépasser les souffrances et les tourments profonds de son existence et poursuivre son chemin dans le présent. Cet imaginaire romanesque offrira, sans aucun doute, au lecteur l'occasion de réfléchir aux rapports qu'entretient l'être à son soi, aux autres et au monde.

BIBLIOGRAPHIE

Adimi K, *Des pierres dans ma poche*, éditions Barzakh, Alger, 2015.

Bergström, M., Courtel, F., Vivier, G., « La vie hors couple, une vie hors norme ? Expériences du célibat dans la France contemporaine », Population, 74(1-2), 2019, p. 103-130. Disponible sur [https://shs.cairn.info/revue-population-2019-1-page-103] consulté le : 12 avril 2025.

Bernard I., « Métamorphose du réel dans le roman francophone contemporain », Revue critique de fixxion française contemporaine [En ligne], 28 | 2024, mis en ligne le 15 juin 2024. Disponible sur : [URL : http://journals.openedition.org/fixxion/13500 ; DOI : https://doi.org/10.4000/11tzx] consulté le 25 juin 2025, pp.97-110.

Bouraoui N. *Garçon manqué*, Stock, Paris, 2000.

Brugère, F. « Archéologie d'une mise en orbite. Le care mis à nu. », Cités, (3) N°47-48, 2011, 319-324. Disponible sur :

[https://shs.cairn.info/revue-cites-2011-3-page-319?lang=fr] consulté le : 23 juin 2025.

Brugère, F. *L'éthique du « care »*, Que sais-je ? (3 éditions), Presses Universitaires de France, 2017.

Carrière M. « L'éthique du care et l'écriture postmillénaire de Louise Dupré », dans temps zéro, nº 12, 2018, Disponible sur : [URL : http://tempszero.contemporain.info/document1631] consulté le 8 avril 2024.

Cavell S., *Le cinéma nous rend-il meilleurs ?* Paris, Bayard, 2003.

Chaillou M., « L'extrême-contemporain, journal d'une idée » Poésie N°41 - L'extrême contemporain, Belin/Humensis, 1987, pp. 5-6. Disponible sur [https://po-et-sie.fr/texte/lextreme-contemporain-journal-dune-idee/] Consulté le : 23 octobre 2025.

Cyrulnik B., *Quand on tombe amoureux, on se relève attaché*, Odile Jacob, Paris, 2025.

Foucault M., *Dits et écrits*, Gallimard, Paris, 1994.

Gaudé L., *Chien 51*, Actes Sud, Paris, 2022.

Gbanou, S. K., « Le fragmentaire dans le roman francophone africain ». Tangence, (75), 2004, p.83–105. Disponible sur [https://doi.org/10.7202/010785ar] consulté le 13/09/2025.

Gefen A., Laugier S., *Le pouvoir des liens faibles*, CNRS éditions, Paris, 2020.

Gilligan C., *In a different voice. Psychological theory and women's development,* Harvard University Press. Traduit sous le titre : *Une voix différente, pour une éthique du Care*, Edition Flammarion, Paris, 1986.

Ibos C. et *al.*, *Vers une société du Care, une politique de l'attention*, Le Cavalier Bleu Editions, Paris, 2019

Maalouf A., *Les identités meurtrières*, Ed Grasset, Paris, 1998.

Maingueneau D., *Linguistique pour le texte littéraire*, Nathan, Paris, 2003.

Molinier, P., Laugier, S., Paperman, P. (sous dir.) *Qu'est-ce que le Care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Petite Biblio PAYOT, Paris, 2021.

Montandon A. *Les formes brèves*, Hachette, Paris, 1992.

Oberhuber A., Gefen A., « Souci d'autrui, soin, écriture », Fabula / Les colloques, Présentation. Pour une littérature du care, 2022, disponible sur [URL : https://www.fabula.org/colloques/document8305.php , article mis en ligne le 18 Juillet 2022], consulté le 13 mai 2025.

Sebbar L. *Mes Algéries en France, Carnet de voyages*, Bleu autour, Paris, 2004.

Sinapin M. N., *L'éthique du care et l'agilité : une vision élargie du monde vivant* (Doctoral dissertation, LITEM, Univ Evry, IMT-BS, Université Paris-Saclay, 91025, Evry, France, 2021.